

FRANCK BOUYSSÉ

## Semiramis

Je lui avais fait l'amour comme on délivre une banale ordonnance. J'aurais tellement aimé qu'elle soit atteinte d'un mal incurable, la soigner jour après jour sans espoir de guérison. Il fut un temps où j'avais cru cela possible. Elle dormait à présent. Je m'étais rhabillé. Je regardais la pluie qui ruisselait sur les vitres, dessinant des serpentins liquides agacés par le vent. De temps à autre, le hurlement d'une sirène traversait l'espace exigü de la chambre, et son cri s'épinglait sur un mur, avec tous les autres cris, pareils à des sourires figés sur des visages morts. Les réverbères alignés dans la rue fardaient la pièce d'une maigre lumière se déposant sur sa peau, comme un feu à l'agonie. Je me souvins d'un temps où je ne me lassais pas de souffler sur les braises. Je ne savais pas encore que seules les femmes portent le feu, que les hommes ne font que l'effleurer.

Dans son sommeil, elle rêvait à des choses qui bousculaient son corps. Femme-poisson piégée à marée basse dans une flaque, attendant que l'eau remonte pour rejoindre le large et ériger sa propre légende. Sans moi. Déjà au large. Sans moi. Un seul mot avait marqué la fin de notre histoire, et j'avais été trop

lâche pour le lui dire alors. Ce mot qu'elle avait prononcé le sourire aux lèvres : « Projeté ». Ce qui pour elle était un avenir à nourrir recérait pour moi l'idée d'un choc violent contre un obstacle indépassable. Dire qu'elle devait encore penser que nous étions sur la même longueur d'onde. Je n'avais rien dit qui aurait pu lui laisser imaginer le contraire. Je l'avais fait jouir, je crois. Elle m'avait donné du plaisir, et je lui avais souri après l'amour. Je pouvais lire dans ses yeux qu'elle m'offrait tout ce qu'elle possédait, sans imaginer que ce ne serait jamais suffisant. Qu'il était trop tard. Une autre femme, dont je ne savais rien, avait déjà pris sa place, me poussant à la fuir.

J'étais sorti de son appartement en retenant la porte de claquer, comme un voleur dépité de ne rien emporter de valeur. Une fois hors de l'immeuble, je déambulai sur le trottoir. L'aube se frayait un passage entre les toits, coulant le long des façades pour atteindre la rue, et l'air frais me caressait le visage. Depuis toujours, j'avais conscience de ma fragilité dans cette ville, mais en même temps cette fragilité était mon seul bien, et aussi une force grâce à laquelle j'espérais construire une œuvre singulière.

Cela faisait des années que je me rendais à la gare chaque matin. Une fois arrivé dans le hall, je prenais un café face aux quais, un carnet posé sur la table et un stylo à portée de la main. Je n'avais pas perdu espoir de terminer enfin un livre dont je pourrais être satisfait, d'au moins aller au bout d'un projet. Pour cela, j'avais besoin de me fondre dans la masse en mouvement, de m'oublier dans le flux et le reflux des voyageurs. Je ne venais pas à la gare pour prendre un train, pas même pour

nourrir mon imagination en inventant des destins aux gens que je croisais. Non, là-bas, j'avais le sentiment d'être moi aussi un de ces trains en partance, attendant des passagers anonymes. Je laissais parfois entrer l'un ou l'autre, afin qu'il me raconte une histoire à transcrire au travers de mes propres émotions. *La création, c'est disparaître devant ce qui n'existe pas encore.* Je trouve cette citation magistrale. Il m'a fallu du temps pour la comprendre.

La première fois que je vis l'inconnue, elle attendait sur le quai, dos à moi, immobile face à la voie 6, là où devait bientôt surgir le 9 h 45. Des gens s'agitaient autour d'elle. Cette ébullition semblait la grandir. Elle portait une veste de cuir noir, une robe noire qui dessinait ses hanches et s'arrêtait au-dessus du genou, laissant voir deux alcôves parfaites recouvertes de bas noirs. Ses cheveux bruns étaient coupés court, à la garçonne, et sa nuque dénudée révélait l'extrémité d'une arabesque tatouée. Elle m'attira instantanément. Je ne voyais plus qu'elle. N'avais nul besoin d'en voir davantage pour la trouver belle. Une expression fixe de la fatalité, immuable, douloureuse à mes yeux. J'avais écrit quelque chose d'approchant dans un de mes bouquins, que la beauté, quelle qu'en soit l'expression, est le seul voile acceptable pour une femme, qu'elle conduit les hommes vers le démon et les pousse à se sentir vivants, que seul le démon combat la mort, que refuser le prix à payer nous écarte de notre humanité pour faire de nous des barbares, et que ce prix est précisément une souffrance. Personne n'a jamais voulu de ce livre. Trop personnel, trop intime, trop d'états d'âme empoussiérés de pathos. Et puis, ça ne faisait pas une histoire. Les lecteurs ont

avant tout besoin qu'on leur raconte une histoire pour oublier la leur.

Cette femme venait d'entrer en moi par effraction. Je n'y pouvais rien. Bien sûr, sa beauté était évidente, même si je n'avais pas encore vu son visage, mais ce qui me troublait le plus, c'était un détail qui sur une autre femme m'aurait paru vulgaire : un fragment de peau de deux ou trois centimètres révélé par le bas déchiré sur un mollet. Ce détail faisait intégralement partie d'elle. N'avait rien à voir avec une quelconque forme de négligence. C'était aussi pour cette raison qu'elle m'avait autant touché. Je n'entendais plus le brouhaha ni les annonces. Je me concentrais afin de voir par ses yeux, je voulais effacer le monde réel, me vider pour l'accueillir afin qu'elle me révèle sa vérité. Cela prendrait le temps qu'il faudrait.

Le train apparut bientôt au loin, s'engouffrant sous la structure métallique aux allures de squelette recouvert d'une peau translucide. Les épaules de l'inconnue se raidirent. Mes muscles suivirent le mouvement. Une fois le train immobilisé, des voyageurs descendirent, puis se mirent à contourner la silhouette, comme le courant autour d'un rocher. Elle disparut un moment au milieu de la foule. Je crus alors qu'elle s'était évanouie, ou bien que j'avais tout imaginé. Je retins ma respiration. Puis, je la vis de nouveau. Lorsque les derniers passagers l'eurent dépassée, elle attendit encore. Je pouvais ressentir la tension dans son corps, j'en étais capable. Son désarroi m'habitait. Elle était devenue ma proie, une douce proie que j'étais décidé à ne plus lâcher. Percer le secret de son immobilité, son propre mystère, bien au-delà du désespoir palpable qui lui

donnait corps. Son désespoir était en train de devenir mon désespoir.

Elle porta une main à son visage, se retourna pour ne pas s'effondrer sur-le-champ et demeura un instant sans bouger, sans rien voir que ce qu'elle avait imaginé découvrir au milieu du flot des voyageurs, sans rien regarder qui ne fût à l'intérieur d'elle-même. Elle avait pleuré. Je voyais des traces de larmes desséchées sur ses joues. Plus un rocher dans le courant, mais une statue arrachée au rêve du sculpteur qui aurait effacé la cause même du désir qui l'avait poussé à façonner son œuvre, afin que demeure l'œuvre sans sujet, à jamais inachevée. Le visage de l'inconnue était d'une beauté effarante, précisément à cause des larmes qui avaient scarifié sa peau. Elle déchirait un coin de mon cœur, cet endroit vide de charité, de compassion, là où se niche la conquête. Elle s'essuya de nouveau les yeux, avant de traverser le couloir, sans véritable détermination, avec une grâce indéfinissable, dénuée de recherche. Elle passa tout près de moi, soulevant un air chargé d'une odeur de shampoing à la mangue. Je rangeai mon carnet et mon stylo dans une poche de ma veste, puis me levai pour la suivre. En quittant la gare, des sentiments diffus bataillaient sous mon crâne. Je ne savais pas pourquoi je me lançais à la poursuite de cette femme. Mon corps ne m'avait pas laissé le choix. S'était mis en mouvement sans me concerter.

Dehors, la ville soufflait son haleine fétide. Cité mouvante, en perpétuelle évolution, dont la seule ambition semblait être de repousser le ciel toujours plus haut, quand il eût plutôt fallu creuser le sol et relever les ruines. Je n'avais jamais quitté la ville,

par peur de me perdre dans une contrée étrangère, hanté par l'idée de devoir affronter des démons bien plus effrayants que ceux que j'avais apprivoisés depuis l'enfance. Mon ignorance avait permis de fabriquer de vastes espaces arides et inhospitaliers. Pour rien au monde je ne me serais aventuré dans ce désert, au-dessus duquel j'imaginai des dragons solitaires occupés à parader, soldats attentifs, planant sans relâche, prêts à cracher le feu sur les intrus trop entreprenants. Je me sentais protégé derrière les hautes murailles de la ville, prisonnier volontaire d'un château cerclé de douves asséchées, où s'entassaient de pauvres gens hésitant entre deux batailles, pour finalement choisir de n'en mener aucune. J'avais parcouru à pied la moindre rue de la ville, comme un chien errant au flair affûté, passant de poubelle en poubelle, de mausolée en mausolée, de sanctuaire en sanctuaire, autant de monuments dressés à la gloire d'un dieu argenté occupé à regarder ses créatures assises sur des entrailles pourrissantes. Moi au moins, j'avais la lucidité de ne pas me forger de destin pour tromper mon ennui.

Pendant que je marchais, j'en oubliai le sordide des rues, qui devinrent comme des boyaux lavés à l'eau claire par le passage de l'inconnue. Je me souvins de la femme que je venais de quitter à l'aube, de toutes celles que j'avais quittées avant elle. Nul souvenir de m'être véritablement brûlé un jour. Je n'avais jamais su garder le feu.

Comme je m'enfonçai toujours plus profondément dans la vieille ville, de rues en ruelles, de ruelles en venelles, je n'avais aucune idée d'où cela me mènerait, peut-être jusqu'au cœur d'un labyrinthe, où me perdre définitivement, m'absenter d'une

douleur que je tentais vainement de matérialiser sur des feuilles de papier. Cette femme, dont je ne connaissais rien, révélait la possibilité d'y parvenir, me guidait sans le savoir. Me guidait. Jusqu'à une impasse, au fond de laquelle se trouvait un bar. Elle entra. J'attendis dehors un long moment, puis entrai à mon tour. Assise à une table, elle tenait un verre de vin blanc en main, qu'elle fit tourner lentement devant ses yeux, avant d'en boire de petites gorgées sous le regard d'hommes assoiffés. Je commandai un verre de vin blanc au comptoir. Un type ne tarda pas à l'aborder. Je serrai les poings, prêt à lui voler dans les plumes. Je ne compris pas ce qu'il lui dit, ni ce qu'elle répondit en souriant. Il baissa les yeux et rejoignit désappointé la tablée qu'il avait quittée d'un air bravache. Il parla à ses compagnons en secouant la tête au-dessus de son verre vide. Personne n'importuna plus l'inconnue. Lorsqu'elle eut terminé son verre, elle se leva, s'approcha du comptoir pour payer. Je sentis de nouveau l'odeur de la mangue, et une autre, plus subtile, qui lui appartenait depuis toujours. Je fermai les yeux pour me laisser envahir par ce parfum distillé par sa peau. Quelques secondes, avant de les rouvrir. Elle n'était plus là. J'aperçus sa silhouette derrière la porte vitrée. Enchaîné à sa présence par une odeur indéfinissable, comme un bagnard à son boulet, je ne la suivis pas cette fois-ci. Un bagnard qui ne voudrait plus de sa liberté d'avant, ne sachant plus qu'en faire. Ne pas lutter, accepter mon calvaire, alors que j'avais toujours défendu cette liberté.

Je passai la journée au bar. La nuit était tombée lorsque je le quittai. J'aurais pu suivre la femme à la trace. J'aurais pu.

Ce soir-là, je regagnai pourtant mon appartement à pied. Des employés municipaux étaient occupés à nettoyer la rue principale jonchée de gobelets en plastique, de canettes, de tracts rejetés par des manifestants. J'étais resté cloîtré chez moi durant leur passage. De ma fenêtre, j'avais observé un moment le cortège qui approchait, politiques en tête, bardés de bleu, blanc, rouge, comme des volailles d'origine contrôlée. Ils avaient défilé tôt le matin, gueulant des slogans à la gloire de leurs acquis sociaux. Depuis quelques semaines, le rythme des manifestations s'était accéléré en réaction à la politique libérale du gouvernement. N'ayant jamais eu le moindre acquis à défendre, je n'avais pas d'avis là-dessus ; mais à regarder la merde laissée dans la rue, je trouvais que ça en disait long sur le respect de la foule prolétarienne envers ses frères de sang qui devaient faire place nette. Je considérais que la révolution serait vraiment en marche le jour où les balayeurs ne seraient plus contraints de nettoyer les rues.

Arrivé à mon appartement, je m'assis dans le canapé. Je me mis à chercher du regard les objets désormais familiers que j'avais déposés un peu partout au fil du temps, espérant retrouver le moment où je l'avais fait, la raison, ce qui avait guidé ma main. C'était le seul moyen fiable que j'avais trouvé pour me reconnecter à mon existence, comme une de ces bestioles marines qui s'en va chercher pour un temps une coquille à squatter, avant de l'abandonner à son tour pour se retrouver nue. J'essayai ensuite d'écrire un peu, de poursuivre la rédaction d'un manuscrit en cours. C'était l'histoire d'un type quittant sa maison un beau jour, et qui, de rencontre en rencontre s'en éloignait de plus en

plus, jusqu'à se perdre. Je ne savais pas encore ce qu'il trouverait en se perdant, mais mon intention était de le suivre de l'autre côté du miroir. Réminiscences. Gamin, j'avais toujours été fasciné par *Alice au pays des merveilles*. N'importe quel psychanalyste un peu zélé y aurait trouvé du grain à moudre : angoisse d'anéantissement, fragilité du moi, folie. Si j'avais eu le praticien en face, je lui aurais rétorqué que le propre de l'artiste était précisément de voir des choses que les autres ne voient pas, de créer une autre réalité, d'en faire sa vérité. En ce sens, je me considérais comme un fichu artiste, même si je n'avais aucune preuve à fourbir. Je cherchais encore la dame de cœur pour lui faire la peau.

Je me mis à relire ce que j'avais écrit la veille. Les mots se carambolaient dans l'espace exigü des phrases, s'annulant souvent. Ils ne prenaient pas entre eux, et ils m'inspiraient seulement la honte d'avoir même songé à les placer les uns à côté des autres. De toute façon, je n'étais pas disposé à tenter de faire mieux. Alors je refermai mon cahier.

La femme de la gare occupait mes pensées. Je n'avais pas l'intention de la laisser partir avant qu'elle m'eût raconté son histoire. Le plus étrange était que je n'arrivais plus à la voir comme un tout, mais comme une suite de détails agrafés sur ma mémoire. L'impression d'être un flic qui tentait de reconstituer une scène en rassemblant les indices, et le point focal de l'affaire était ce fragment de peau entrevu sous le bas filé. Un détail.

Je m'endormis sur le canapé. L'inconnue en profita pour me parler. J'avais les yeux grands ouverts dans mon rêve, mais je ne la voyais pas, ne voyais rien, pas même sa silhouette, pas même

son visage. Je n'avais pas entendu le son de sa voix. Je savais que c'était elle. Elle me demanda de l'aider, de la délivrer, me suppliant, de la salive plein la bouche. De quoi devais-je bien la délivrer ? Elle ne m'en dit pas davantage. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

Le lendemain, je retournai à la gare. Elle était là, au bout du quai 6, vêtue de la même manière que la veille, au détail près. Comme la veille, personne ne la rejoignit à la descente du train. Comme la veille, elle pleura avant de s'éloigner. Comme la veille, je la suivis au travers des rues. Comme la veille, je m'accoudai au comptoir du bar en l'épiant. Comme la veille, je la laissai repartir sans l'aborder. Et comme la veille, elle vint me parler dans mon sommeil. Elle devint ma seule obsession. Je cessai d'écrire, me consacrant entièrement à nos rendez-vous. Je n'osais toujours pas lui parler, de peur de rompre le charme. Avant cela, il fallait que je comprenne de quoi je devais la délivrer. Elle m'appartenait, me le prouvait chaque fois que je fermais les yeux. Je lui appartenais.

Je passai ainsi une semaine à vivre au travers des yeux de cette inconnue, dans une torpeur contre laquelle j'étais incapable de lutter physiquement. Ce fut en rentrant de la gare que la peur me sortit brusquement de cet état, la peur qu'elle ne revienne plus sur le quai. La peur de la perdre définitivement. L'idée m'était insupportable. J'occupai l'après-midi à me demander comment j'allais m'y prendre pour lui parler, ne pas être rejeté. Je ne m'en remettrais pas. Et l'évidence m'apparut enfin.

Je fourrai quelques affaires dans un sac et retournai à la gare en début de soirée. Je pris un billet, et montai dans le dernier

train. J'en avais pour une heure à rejoindre la ville la plus proche. Pendant tout le voyage, je pris soin de ne pas regarder par la vitre. La gare d'arrivée ressemblait à celle que je venais de quitter. J'achetai un sandwich et une bière, puis trouvai un hôtel à deux cents mètres environ. J'entrai dans le hall. Debout derrière le comptoir, la fille de l'accueil était au téléphone, souriant à pleines dents. Elle leva les yeux vers moi. Son sourire disparut instantanément derrière ses lèvres gonflées et exagérément peinturlurées de rouge vif, et elle mit fin à sa conversation. Elle me tendit une fiche, m'observant d'un drôle d'air pendant que je la remplissais, comme si j'avais été un malfaiteur en cavale dont elle aurait vu peu avant la photo à la télé. Je devais me faire des idées. Je payai d'avance, puis montai au premier étage pour rejoindre ma chambre. Je m'attardai un longtemps devant la glace fixée à la porte d'entrée pour voir si quelque chose clochait. Rien de particulier. Peut-être que la fille avait cru reconnaître quelqu'un d'autre. Il paraît qu'on a tous un sosie plus ou moins célèbre qui traîne quelque part en ce monde. J'avais autre chose à penser. Je m'allongeai sur le lit pour réfléchir à ce que j'allais dire à l'inconnue le lendemain, pour la persuader que j'étais bien celui qu'elle attendait chaque jour. Tout ce que j'imaginai était d'un ridicule affligeant. Après maintes tentatives infructueuses, je décidai d'abandonner chacun des scénarios envisagés et de faire confiance à mon instinct.

J'allumai la télé, puis mangeai mon sandwich et bus ma bière en zappant tantôt sur des chaînes populaires, tantôt sur des chaînes culturelles. Je n'avais aucune envie de m'arrêter sur un programme en particulier, pour ne pas avoir à me concentrer. Le passage d'une

chaîne à une autre créait une sorte de cadavre exquis, comme si Paolo Coelho, John Steinbeck, Barbara Cartland et Dostoïevski s'étaient retrouvés autour d'une table pour se renvoyer la balle. Un improbable mélange. Je finis par m'endormir.

Vers trois heures, un coup de feu me réveilla en sursaut, bientôt suivi d'une deuxième détonation. Sur l'écran de la télé, un oiseau dégringolait dans le ciel pendant que le reste d'un grand vol poursuivait sa route, impassible. Le volatile termina sa chute vertigineuse dans une lagune, au milieu des roseaux. Un type sorti d'un affût recouvert de végétation. Il tenait un fusil à la main. Il le cassa en scrutant le ciel vide, retira les douilles, les fourra dans une poche, puis inséra deux nouvelles cartouches dans les canons. Il portait une tenue de camouflage uniforme : veste à capuche, pantalon et bottes, le tout orné de dessins de fougères. Il me rappela *The Swamp Thing*, la créature des marées que j'avais découverte dans les comics de mon enfance, une créature anachronique, née de la fange, sans véritable identité ni légitimité. Le type demeura un instant le nez au vent, puis se dirigea vers la proie abattue. J'éteignis la télé. L'écran noir sembla refléter la scène encore un moment. J'avais lu qu'au dix-neuvième siècle des chercheurs en criminologie avaient envisagé que les yeux d'un mort conservaient, incrustée sur la rétine, la dernière image vue, de sorte qu'ils pensaient ainsi découvrir l'identité du meurtrier. *The Swamp Thing* se métamorphosa alors en une silhouette longiligne. Reflet obsessionnel projeté par mon cerveau. Je me levai pour prendre une douche, et revins ensuite m'allonger sur le lit. Je patientai ainsi en attendant l'heure du départ, le regard fixé à

l'écran. L'inconnue était toujours sur le quai, de dos, comme si elle scrutait mon âme docile.

Je sortis de la chambre à sept heures, descendis les escaliers, accueilli par des effluves de pain chaud. Je n'avais pas faim. La fille de l'accueil avait été remplacée par un homme adipeux assis derrière le comptoir. Deux énormes bajoues pendaient de part et d'autre de son visage, comme des épiphytes qui auraient incongrûment poussé sur les larges cernes qui se déployaient sous ses petits yeux inquisiteurs. Je le saluai poliment en déposant ma clé sur le comptoir. Il me dévisagea avec insistance, du même genre de regard que celui de la fille la veille. Il bredouilla des paroles que je ne compris pas, saisit la clé, fit laborieusement pivoter sa chaise, et suspendit la clé à un crochet. En me dirigeant vers la sortie, je sentis qu'il m'observait avec insistance. Je résistai à l'envie de revenir lui demander ce qui n'allait décidément pas chez moi.

Dehors, un type en combinaison verte bardée de bandes fluorescentes cavalait derrière un camion en balançant le contenu de poubelles entre des mâchoires métalliques. Il se retourna sur moi, me regarda, et accéléra le rythme. J'attendis qu'il eût disparu au bout de la rue avant de me mettre en marche sur le trottoir désert. Au loin, le bruit des moteurs de voiture constituait une sourde mélodie, comme la voix d'un monstre au réveil.

Plus je me rapprochais de la gare, plus le trafic devenait dense. Je découvris la grosse pendule de la façade, qui indiquait sept heures quinze. Je patientai à l'intérieur de la gare en sirotant plusieurs cafés, sous les lettres dorées d'une enseigne à la mode. Dix minutes avant le départ, je me rendis sur le quai. J'étais seul.

Le train entra en gare. Je montai dans une voiture. Elle était vide. Durant tout le trajet, je ne regardai pas au-dehors, réfléchissant à ce que j'allais dire à l'inconnue pour la convaincre de ne plus venir au bout du quai 6, que j'étais celui qu'elle attendait. J'étais toujours plongé dans mes réflexions lorsque le train ralentit. Au terminus, après quelques cahots dus aux nombreux changements de voies, il finit par s'immobiliser. Je pris une longue inspiration, puis me levai pour me rendre en bout de voiture. Ma montre indiquait neuf heures quarante-sept. J'ouvris la porte. Le quai grouillait de monde. J'avais cru que le train était vide, et je voyais maintenant les voyageurs se déverser sur le quai, comme des fruits dévalant les tapis d'une trieuse. Je demeurai un instant sur le marchepied, puis descendis, suivant le mouvement d'un pas fébrile, tout en cherchant du regard la silhouette toute de noir vêtue. Quelqu'un me bouscula. Je tombai au sol. Je ressentis une vive douleur au mollet, comme une piqûre. J'aperçus un petit animal disparaître entre des jambes. Je me relevai vite, un peu honteux, attendant que le flot tarisse, le regard tourné vers le hall tout proche. Elle n'était pas là. Je vérifiai que j'étais bien sur le bon quai. Pas de doute. Peut-être avait-elle eu un empêchement? Peut-être aurait-elle un peu de retard? Elle ne pouvait pas être déjà repartie. Une immense tristesse m'envahit. L'inconnue avait probablement abandonné sa quête, et moi j'avais trop attendu. Sombre crétin que j'étais. Qu'est-ce que j'avais cru? Je voulus commander à mes jambes de bouger, mais la fonte qui semblait les lester était bien trop pesante pour que j'y parvienne. La tristesse devint désespoir. Tout s'effondrait. Je fermai les yeux. Quelque chose

s'échappait par tous les pores de ma peau, quelque chose que j'avais cru mien, une vérité muée en mensonge. Mon corps était désormais vide. Je vis défiler dans ma tête tous les gens que j'avais croisés ces derniers jours, l'inconnue d'abord. Au cœur de mes ténèbres, j'entendis les bruits de pas qui s'éloignaient, le son des voix qui s'estompaient. Quand je rouvris les yeux, des larmes en débordèrent, malgré moi. Et je le vis au travers du voile liquide. Il était là, assis à une table de bistrot, en train d'écrire dans un carnet.